

«Traitement en cours, veuillez patienter»

Éliane Berthouze

Ce titre m'a été inspiré par un distributeur de billets SNCF. Pendant l'opération vous voyez apparaître sur l'écran: «Traitement en cours, veuillez patienter».

Quand on traite un enfant, nous sommes très souvent confrontés à une demande de guérison très pressante de la part des parents qui ont du mal à accepter qu'il y faut du temps, du temps pour comprendre que, peut-être, il n'y a pas de guérison!

«On traite un enfant». D'emblée j'ai entendu cette phrase comme un double écho qui résonnait avec l'axiome fantasmatique dégagé par Freud: «*On bat un enfant*», et avec une plainte souvent énoncée par les enfants: «on m'traite», «Y m'traite», à l'école... les autres (les semblables), rarement l'Autre (l'instituteur).

«Traiter», effectivement, est un terme qui présente une polysémie importante. Dans *Le Littré* en cinq volumes de 1878, on trouve vingt-trois sens à ce mot. Dans *Le Larousse* en cinq volumes de 1987, on n'en trouve plus que treize. Certains se sont perdus ou se sont condensés. Je ne vais pas vous les énumérer. J'ai seulement retenu ce qui m'a intéressée, dans cette investigation.

Le mot «traiter», selon *Le Robert Historique de la langue française* d'Alain Rey, est apparu au XII^{ème} siècle. Il est issu du latin *tractare*, lui-même dérivé d'un mot qui veut dire «traire» au sens de tirer, traîner et agir. En terme poétique il veut dire «traîner violemment, mener difficilement», et dans l'usage courant, il a le sens de «toucher souvent», d'où «manier, caresser», et au figuré «prendre soin de, se comporter avec quelqu'un de telle ou telle manière», ou encore «examiner, développer une question, un sujet». Au XIII^{ème} siècle, «traiter» prend la signification de blâmer, et au XVI^{ème} siècle, il prend une signification opposée: traiter quelqu'un, ça veut dire lui montrer de l'amitié. Cette structure d'acception opposée est celle qu'on trouve dans «*on bat un enfant*» où battre peut vouloir dire haïr ou aimer. Au XVII^{ème} siècle apparaît l'expression «traiter quelqu'un de» ou «traiter quelqu'un en» pour dire: donner un rôle (à celui qui est traité) d'où, par exemple, «traiter comme un chien», c'est-à-dire maltraiter, ou encore «traiter quelqu'un de» signifie également donner un qualificatif à quelqu'un. De nos jours l'usage de cette expression persiste avec seulement pour qualificatif un nom péjoratif, précise *Le Robert*. Un nom péjoratif, c'est-à-dire qui vise le pire, l'être de rebut, de déchet, de rejet et qui, quand il fait mouche, divise le sujet et touche à un insupportable.

De plus en plus souvent les enfants se plaignent «d'être traités», sans qualificatif. On est traité, on est insulté, et il n'y a pas de mot pour dire l'insulte. Ca vaut tout seul. Dans le dictionnaire, à la rubrique «être traité», il n'y a qu'un sens celui de «avoir été soumis à un traitement, en particulier de conservation. Exemple: les citrons traités».

Au sens médical, traiter est attesté au XIII^{ème} siècle avec une idée d'action sur la maladie: «traiter une maladie» puis, par extension, on trouve au XVIII^{ème} siècle «traiter un malade»: donner des soins à un malade.

Quand cette phrase: «on traite un enfant» renvoie à la clinique et à la pratique, les dictionnaires ne peuvent en répondre. Bien que l'aspect fantasme de la phrase donne une impression d'*Unheimlich*, je vais essayer de vous donner un aperçu de ma pratique. Je fonctionne comme psychothérapeute au CMPP de Châlons en Champagne et je vous propose de faire un tour avec Pauline.

Pauline a treize ans quand je la rencontre il y a un an. Elle est amenée par son père parce qu'elle présente, depuis un an, ce que je vais appeler un «cérémonial» des toilettes et des rituels de lavage qui incommode la vie familiale. La famille se compose des parents et de deux sœurs dont une est la jumelle de Pauline. Ce cérémonial a en particulier pour effet de boucher les cabinets. Ce qui est effectivement fort désagréable; mais ce qui est tout à fait intolérable pour le père et la mère, c'est la demande de papier de Pauline, papier toilette dont elle fait un usage «frénétique», écrit le médecin qui l'adresse. Un autre effet de ces rituels dont le père se plaint, ce sont les mains de Pauline, abîmées par un lavage excessif. Il est obligé de les enduire de crème.

Le père situe ce comportement dans le registre de la volonté et comme relevant de l'éducatif. Ses principes éducatifs sont tenus en échec. Il ne peut quand même pas, dit-il, aller sous la douche avec sa fille pour lui montrer comment utiliser le gant de toilette pour qu'elle n'y passe pas des heures, parce que les mètres cubes d'eau, ça coûte. Ce père est sourd à toute dimension de souffrance subjective. Il demande très clairement que je fasse comprendre à sa fille - à cet objet-là - qu'elle doit se comporter normalement dans son utilisation du papier toilette et de l'eau. Il suppose que je détiens une méthode d'apprentissage qui lui échappe. Cette demande n'est pas formulée au nom du bien ou du bien-être de sa fille, mais au nom d'une certaine idée d'harmonie familiale qui implique l'idée d'une mère satisfaite, comblée par des enfants obéissant au doigt et à l'œil.

Le comportement de Pauline serait cause d'une rechute de la maladie de sa femme - la mère de Pauline - qui a fait plusieurs séjours à l'E.P.S.D.M. et qui est encore suivie au C.M.P. D'ailleurs sa psychologue lui a dit qu'elle était guérie et que si elle rechutait, c'était à cause de Pauline.

Quand on traite un enfant, une des particularités de cette pratique, c'est d'avoir affaire à la demande parentale souvent très complexe à manier pour rendre possible un travail avec l'enfant, l'enfant qui est, lui, inséré dans le discours parental et pour qui l'Autre est réel.

Pauline, mutique pendant l'entretien avec le père, raconte volontiers son symptôme qu'elle appellera «Le problème». Le problème parce qu'il est cause de problème pour la mère. Elle en situe très précisément le moment déclenchant: il y a un an, au collège, en cours d'anglais, le professeur rend, trente quatre jours après, un devoir corrigé qui avait pour sujet de décrire les actes routiniers, quotidiens. Elle reçoit son devoir et manifeste sa surprise: dans sa description elle a oublié qu'elle se lave les dents. Sa voisine et meilleure copine lui rétorque: «Tu ne te laves jamais!» Cette phrase a été pire qu'une gifle, quelque chose de violent, comme une offense. Elle n'a pas de mots pour dire. Elle n'a pas dit un mot à sa copine. Très fâchée, elle ne lui a plus adressé la parole et n'a rien voulu savoir de ses explications, à savoir que c'était une plaisanterie.

Ce «Tu ne te laves jamais», à ce moment-là, dans le contexte psychique de Pauline, renvoie à un insupportable, avec son signifié sous-jacent: je suis sale (c'est la honte), qui convoque un objet de jouissance non spécularisable (qui ne peut apparaître dans l'image du semblable sur lequel prend appui une identification imaginaire).

L'équilibre acquis par les points d'identification symbolique et imaginaire concernés, vacille. Dans le lieu de l'Autre du signifiant, un trou s'aperçoit, moment d'insupportable: pour y parer, un symptôme se forme. Autrement dit, elle tombe de haut et en revient, avec son symptôme, au niveau primitif de la demande de l'Autre qui concerne la propreté, demande d'un objet détachable du corps, demande de rétention et de don qui introduit à la dimension du don et de l'échange symbolique. Mais aussi au désir de l'Autre qui demande, et à sa jouissance.

Ce symptôme consiste donc en un cérémonial des toilettes. Pauline doit se protéger des «giclures», des éclaboussures provoquées par la chute des sécrétions du corps, de ce qui se sépare du corps (séparer: selon l'étymologie de «sécrétion» qui a la même racine que «secret») parce que c'est sale et aussi à cause de l'odeur. Elle doit s'en protéger avant, et après elle doit en essuyer les traces. Alors elle procède à un décapage. Du décapage, elle donne cette définition: «c'est ce qu'on fait quand c'est très sale pour que ça redevienne comme avant». Son décapage, ici, consiste à absorber ce qui a pu gicler sur le corps avec une certaine épaisseur de papier toujours renouvelée, jusqu'à ne plus y voir aucune trace d'humidité. Quand elle n'a pas la quantité de papier nécessaire, parce que ses parents la rationnent, la privent (ce sont ses mots), elle est prise d'une angoisse panique. Elle hurle et casse tout ce qu'il y a autour d'elle. Ce cérémonial des toilettes se termine avec un décapage des mains parce qu'inévitablement elles ont été touchées; c'est un décapage à l'eau de javel ou n'importe quel autre détergent, quand elle réussit à en trouver parce que la mère les cache. S'il lui arrive de se dire «ça suffit maintenant c'est assez décapé», l'angoisse surgit et le lavage redouble.

Pauline se présente comme quelqu'un de très méticuleux, aimant la propreté dans ses affaires et sur elle, contrairement à sa sœur jumelle qui est «dégoûtante et fouille-merde» (pour dire qu'elle s'entoure de fouillis). Elle se dit têtue. Elle sait ce qu'elle veut, par exemple s'occuper des animaux. La preuve de ce désir, c'est que sa mère lui a toujours interdit de monter à cheval et d'avoir des animaux à la maison. L'interdiction soutient le désir!

Et puis Pauline amène une plainte qui lui appartient: à l'école, on la traite. On la traite depuis l'entrée en primaire parce qu'elle est habillée «classique», pas mode, selon l'exigence de sa mère. Ça ne lui faisait rien mais maintenant elle en souffre. Sa mère lui refuse les marques qui lui permettraient de prendre place, de se ranger parmi ses semblables.

Pauline, qui accepte de venir parler, commence par rendre compte des jours avec ou sans bouchage des cabinets. Je n'y prête pas grand intérêt, ce qui évite un comptage-bouchon plus-de-jouir dans la séance. Cela a pour effet qu'elle constate que son Autre maternel se désintéresse de ses efforts, s'en «contrefiche», comme dit Lacan, «parce que cet Autre réel est trop occupé avec son propre Autre». Ça, c'est un fait que Pauline mettra un certain temps à entrevoir.

Alors, elle s'interroge sur son décapage excessif. Elle s'en étonne: pour le bébé, besoins et soins sont

naturels et normaux. Avec Lacan, ajoutons que ce qu'elle méconnaît et qui est sous-jacent, c'est que le «torchage» est d'abord satisfaction d'un autre qui éduque le besoin. Et elle parle de sa mère. Pauline se demande si son excès de propreté n'est pas réactionnel à un excès opposé présenté par la mère.

Dans sa parole, Pauline met en scène une mère qui a, qui possède (tous les objets quels qu'ils soient), qui les distribue avec parcimonie ou qui les cache pour ne pas en être dépossédée, et qui les compte (les rouleaux de papier-toilettes, par exemple). Une mère qui passe son temps à compter l'argent qu'elle garde. «Elle compte d'aise», dit Pauline.

Une mère qui est tout regard; ce regard colle au dos de Pauline. Impossible d'avoir un jardin secret. Une mère qui exige de ses filles la réalisation des désirs insatisfaits de son enfance, selon l'interprétation de Pauline. Une mère qui les habille en petites filles modèles, qui leur paye des leçons de solfège et des cours de flûte pour les voir jouer lors de la fête paroissiale; une mère sourde à toute demande d'autre chose. Une mère qui «d'un rien fait une pendule», et empêche toute initiative d'indépendance. «Elle nous couve de trop», dit Pauline, «nous ne saurons pas nous défendre dans la vie et nous deviendrons des poules mouillées, des mauviettes comme la sœur aînée». Une mère qui semble prendre plaisir à déboucher les cabinets à main nue, alors qu'il y a un «débouche-chiotte». Ça fait horreur à Pauline. Une mère qui cache tous les objets d'usage quotidien et qui cache aussi tous les signifiants de son histoire. Une mère qui interdit et qui prive de tous les objets les plus indifférents de la demande, comme si «l'inconditionné de la demande d'amour se trouvait transféré au besoin». Une mère qui légifère et qui ne supporte pas que ça résiste. Une mère qui peut être très violente verbalement et aussi physiquement: elle a failli tuer sa fille en lui lançant une chaise... ou bien qui fait des crises de tétanie ou des tentatives de suicide. Ce qui l'exclut de la maison, et soulage les tensions.

«Ce qui résiste, c'est le désir et même le désir d'avoir un désir», dit Lacan. Pauline ne renonce pas dans sa demande de reconnaissance de désir. Elle ruse, elle vole, elle ment par omission. Elle le paie cher. Les parents, à qui peu de chose échappe, la harcèlent pour obtenir la *vraie* vérité. Le père passe des heures à la faire avouer ce qu'il sait: elle a pris le rouleau de papier qui manquait au comptage du soir. Et alors elle est privée de télévision, de croissants, de cheval (Pauline, par ruse et chantage, a réussi à obtenir l'autorisation de faire du cheval. Mais elle n'en fait pas souvent, la leçon d'équitation s'est ajoutée à la liste des objets de privation).

Maintenant, Pauline répond, discute, se révolte. Pour les parents, l'intolérable de la demande de papier toilette se déplace sur l'intolérable de la dispute. Alors ils la traitent. Ils la traitent de beaucoup de choses, mais le pire c'est quand ils la traitent de «peste», de «merdeuse», de «pute».

A l'école aussi, on la traite, depuis toujours. Ça lui était indifférent mais maintenant c'est de plus en plus insupportable. Bien qu'elle ait depuis Noël une marque de plus (elle a reçu un *sweat Nike*, ça lui fait trois marques!), ça ne l'empêche pas d'être traitée de «gamine», «pas douée», «intello», «mal coiffée», «mal habillée», «chiant», etc. et à cette liste vient s'ajouter depuis peu, «dégueulasse» et «doigteuse» parce qu'une gamine de sixième est montée sur les cabinets et l'a regardée. Sa réputation était déjà faite, mais alors là, quelle réputation!

Dans l'intervalle, dans l'entre-deux - être traitée par les parents / être traitée à l'école - Pauline éprouve

une solitude angoissante.

Récemment au collège, un incident plus violent d'insultes et de bousculade, provoqué par la même «gamine de sixième» (Pauline est en troisième), l'amène au bord de la détresse, sans défense, réduite à être l'objet plus-de-jour de cette «gamine» qui rit. Elle en a pleuré. Elle raconte ce qu'elle a pensé alors, en ces termes: «Où c'est que je dois me rattacher? Où j'étais?» Habituellement, Pauline manie très bien la langue. Son émotion, présente quand elle me rapporte ce moment passé, témoigne d'un changement de discours. Elle sort de son style intra-subjectif et elle m'adresse sa question, la question de son être. Pauline fait appel à un signifiant qui manque au lieu de l'Autre. Confronté à ce manque, elle poursuit en disant: «alors tout est remonté». Tout, c'est-à-dire «Le problème», sa mère, sa faute. Sa mère venait de faire une tentative de suicide qui lui a été cachée. Elle l'a su à l'insu des parents; elle a reproché à sa mère de le lui avoir caché et de toujours tout cacher et elle s'est même écriée: «Si tu caches tout, pourquoi pas nous? » (nous, c'est-à-dire les deux sœurs.)

Le discours de Pauline change; son image vacille, elle ne se reconnaît plus dans le miroir. Elle critique sa mère qui maintenant interdit tout, qui prive et rationne de plus en plus en rétorsion à ses répliques, qui la suit comme un chien qui pourrait faire des bêtises - se laver les mains par exemple! Elle trouve «débile» de cacher tous les objets de sa demande hors norme maternelle. Un jour, dans une malle ouverte, en cachette avec sa sœur qui avait trouvé la clef, elle découvre pêle-mêle: papier-toilettes, protège-slips, kleenex, papier essuie-tout, gruyère et chocolat. De plus, à ces objets que Pauline reconnaît comme ceux dont sa mère la prive, s'ajoute un lot d'objets hétérogènes: brosses à dent et dentifrice. Pourquoi? Énigme maternelle... Notons que le signifiant «se laver les dents» est un des signifiants qui a présidé à la formation du «cérémonial».

Elle a peur des disputes avec sa mère. Elle sait que ça ne sert à rien de les alimenter, mais elle ne veut pas se laisser piétiner. Désespérée, elle dit qu'elle cédera à toutes ses demandes. Mais qu'est-ce qu'elle demande?

Pauline voudrait se maquiller un peu. C'est nouveau. Avec l'aide d'une copine, elle se passe un trait de crayon à paupières. Elle se sent mieux. Comment pourrait-elle s'acheter un crayon à paupières sans argent de poche, sans possibilité d'aller en ville, sans l'autorisation de se maquiller? Pauline est terrorisée à l'idée que sa mère découvre son trafic de maquillage avec sa copine.

Qu'est-ce qui est normal, qu'est-ce qui ne l'est pas? Qu'est-ce qui est le bien, qu'est-ce qui est le mal? Quel est le signifiant qui viendrait orienter son action? Pourquoi sa mère la met-elle en place de cause de tous ses maux? Pauline a cru pendant un temps que c'était son rapport aux toilettes. Mais ce problème n'est plus, elle n'y pense plus. S'il revient ponctuellement, c'est quand elle angoisse dans l'attente des disputes maternelles ou de la réputation faite au Collège.

Au cours d'une dispute violente, sa mère pose l'alternative: «ou toi ou moi», et ajoute: «tu iras en internat». Pauline lui réplique: «pourquoi moi et pas toi?» Alors la mère menace à mi-mot de se suicider et lui prédit qu'elle en portera la faute toute sa vie. Une autre prédiction émerge: «Tu finiras comme le frère de ta mère: SDF, mort de froid dans la rue».

Alors, puisque aucun signifiant phallique ne vient faire barrage au désir de la mère, le père ne

fonctionnant pas en tiers dans la relation mère-fille, le désir vire à la jouissance et Pauline se demande quel objet elle est pour la jouissance de sa mère. «On dirait que plus elle fait de mal plus elle est contente», dit-elle. Et elle ajoute: «certainement parce qu'elle a été malheureuse dans son enfance, alors elle se venge sur moi». Elle est sa victime désignée.

Nous en sommes là avec Pauline. Je terminerai avec l'intrusion récente du père: il n'est pas satisfait des résultats de la psychothérapie. Voilà un an que Pauline vient et les résultats sont bien minimes; de plus, maintenant elle répond, elle est égoïste, etc. Peut-être devrait-il changer de psychologue? (Traitement en cours, veuillez patienter!). Et puis il veut me dire ce que Pauline a fait. C'est monstrueux (je m'attendais au pire: drogue, etc.): elle a dépensé 25 Francs de sa tirelire! Elle les a gâchés pour un croissant et des bonbons. «Que va t'on penser? (le qu'en-dira-t-on est convoqué...), on peut lui payer! Elle en avait été privée parce qu'elle répondait et il a fallu quatre heures pour qu'elle avoue!». Ce père me demande d'être garant de ses principes éducatifs: pas d'argent de poche parce que si on en donne un peu, elle voudra toujours plus; pas de sortie en ville parce qu'elle y rencontrera la drogue, etc., etc.

Ne pouvant pas s'appuyer sur un assentiment qu'il n'obtient pas, il ponctue avec un mépris inouï que Pauline finira comme le frère de sa femme qui, caractériel, a fini SDF et est mort de froid dans la rue à trente quatre ans, il y a cinq ans. Notons, là aussi, l'émergence de cet élément de l'histoire familiale apparu de façon déguisée dans le récit du moment déclenchant du cérémonial avec le «trente quatre», insolite alors, la propreté et la honte. Un effet signification pourra peut-être participer à la construction du roman familial: avoir un frère (ou un oncle) SDF, mort dans la rue, n'est pas sans provoquer quelques éclaboussures sur la réputation familiale.

Ce «traitement» pose un nombre certain de questions variées. Je voudrais m'arrêter sur deux points:

Le premier est celui de la complexité du travail avec les parents, nécessaire pour qu'un travail soit possible avec l'enfant. Pour ce père, porte-parole de la mère, l'enfant est un objet éducatif, susceptible d'être modelé à l'aune de leur idéal, selon leurs principes éducatifs. Mais quelque chose résiste, nous l'avons vu, et Pauline est l'objet de désordre dans ce qui serait un bon fonctionnement familial. Comment introduire une marge, une ouverture quant à leur méconnaissance d'une subjectivité désirante au-delà de la satisfaction des besoins, sans provoquer de rupture?

Sans le savoir, ces parents sont confrontés à un intolérable de la demande articulée par Pauline, que ce soit demande de papier-toilettes ou de n'importe quel objet.

Dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, Lacan s'intéresse à cette demande intolérable; il évoque cette exigence propre au jeune enfant qui deviendra obsessionnel du fait même de l'accueil fait à cette exigence par les parents: c'est intolérable. Lacan prend pour exemple l'enfant qui demande une petite boîte et dont les parents disent: «il a des idées fixes», et Lacan dit: «Dans cette exigence très particulière qui se manifeste dans la façon dont l'enfant demande une petite boîte, ce qu'il y a d'intolérable pour l'Autre (...) c'est que ce n'est pas une demande comme les autres, mais qu'elle

présente un caractère de condition absolue, qui est celui-là même que je vous désigne pour être propre au désir. (...) Le désir est forme absolue du besoin, du besoin passé à l'état de condition absolue, pour autant qu'il est au-delà de l'exigence inconditionnée de l'amour, dont à l'occasion il peut venir à l'épreuve. Comme tel le désir nie l'Autre comme tel, et c'est bien ce qui le rend, comme le désir de la petite boîte chez le jeune enfant, si intolérable».

Dans cette même page, Lacan dit également: «On aurait tout à fait tort de croire qu'il suffise d'envoyer les dits parents à l'école des parents pour qu'ils s'en remettent parce que contrairement à ce que l'on dit, les parents y sont pour quelque chose. Ce n'est pas pour rien que l'on est obsessionnel. Il faut bien avoir pour cela quelque part un modèle». Dans ses entretiens à Sainte Anne sur *Le Savoir du psychanalyste*, Lacan apporte une nuance: il dit que le parent traumatique produit la névrose de l'enfant innocemment.

Pour l'enfant, l'Autre est réel et il en dépend réellement. Avec Pauline, la question de la violence et du danger s'est posée. Je suis alors intervenue et j'ai parlé d'internat. J'ai introduit ce signifiant avec l'idée que ça ferait ouverture, que ça introduirait du tiers symbolique dans la relation parents-enfant, mais aussi dans une adresse à Pauline, pour introduire une séparation au sens de son rapport avec l'inconscient. D'ailleurs - après un temps pour comprendre - d'impensable, cette idée d'internat est passée à un pensable, côté Pauline.

Le deuxième point que je voudrais aborder est celui du «traitement par la parole» proposée à cette enfant qui a trouvé un lieu d'adresse pour sa parole: que peut-on en attendre? que peut-on en espérer? Peut-être pouvons-nous espérer que Pauline, dans une élaboration de savoir qui commence à poindre derrière la revendication, se rende compte qu'elle se débat avec le caprice maternel. Peut-être pouvons-nous attendre que son travail de parole arrive à la séparer de cette mère «ravageante» et qu'il l'amène à faire ses choix seule, sans chercher un recours du côté des idéaux parentaux. Parce que l'Autre n'existe pas, c'est ce que l'analyse nous révèle; le savoir porte toujours sur le manque de l'Autre et la névrose se construit autour de ce manque. Peut-être pouvons nous attendre aussi de Pauline qu'elle construise son roman familial, construction nécessaire pour déployer les signifiants inconscients dans une histoire et pour mieux lâcher ensuite les identifications qui l'orientent aveuglément. Peut-être pouvons-nous attendre encore que le travail analytique la confronte, comme sujet de l'inconscient, à ce qui fait son réel: être traitée, se faire traiter. Comme sujet de l'inconscient, elle va devoir se déterminer dans une position de refus ou d'acceptation. Elle va devoir repérer sa part dans ce «se laisser être» ou ce «se faire» l'objet sadisé par d'autres et par l'Autre maternel ou parental, ce qui déleste de la souffrance. Ce qui, certainement, est l'essentiel de ce qu'on peut attendre.

Mais les parents auront-ils la patience d'attendre un effet apaisant du traitement en cours?